

Je suis heureux que ma mère soit vivante

Due réalité

Je suis heureux que ma mère soit vivante — France, 2009,
90 minutes

Jérôme Delgado

Number 263, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2009). Review of [*Je suis heureux que ma mère soit vivante : due réalité / Je suis heureux que ma mère soit vivante* — France, 2009, 90 minutes]. *Séquences*, (263), 53–53.

Je suis heureux que ma mère soit vivante

Dure réalité

Entre l'adoption comme mensonge et un monde inconnu idéalisé, le film plonge dans un univers familial fait autant de méfiance que d'amour. Une réalisation à quatre mains, celles du père et de son fils.

JÉRÔME DELGADO

Tel quel, tiré de sa brutale réalité, le fait divers ne peut appartenir à la grande Histoire. Cependant, lorsque l'art les récupère et y appose sa griffe, les petits drames humains prennent de l'envergure. Qu'ils soient fiction ou non, les films qui s'en inspirent les dissèquent de manière à en extirper matière à réflexion sur l'espèce animale que nous sommes et sur nos comportements.

Les œuvres réussies le sont parce qu'elles s'en tiennent à quelques réserves, à l'instar de **Je suis heureux que ma mère soit vivante**, réalisée par le tandem inédit du père et fils, Claude et Nathan Miller. Elles ne cherchent pas à expliquer le fait. Elles l'évoquent, le détaillent, le représentent dans ses moindres traits, mais laissent des portes ouvertes. Le fait divers est montré en exemple et n'est dès lors intéressant que parce qu'il soulève des questions plus larges que son seul cas.

Thomas (ou Tommy, dans sa première vie) cherche et trouve sa mère biologique, à l'insu de ses parents adoptifs. Le drame qui s'ensuit, digne d'un Claude Miller qui monte en tension jusqu'à son apothéose (suivi de son épilogue), est peut-être un point culminant narratif, il n'est que « la minute de folie » dont même les plus sages peuvent être atteints, selon la philosophie de Lao Tseu. Cette minute, celle-là même qui pousse ce récit dans la catégorie du fait divers, n'est qu'une minute. C'est ce qui la précède qui fait d'elle un fait, peut-être pas historique, mais social, d'intérêt général.

Soulignons que le scénario inspiré de ce fait vécu est tiré d'un article de presse publié en 1996 et signé Emmanuel Carrère, l'auteur de *La Classe de neige*, adapté au cinéma par Miller. La psychologie de l'enfant, comme sphère trouble et instable, demeure sujet riche et inépuisable.

Thèmes de prédilection de Miller, les rapports humains, en particulier la distance entre l'enfance, ou l'adolescence, et l'âge adulte, sont au cœur de **Je suis heureux...** Comme dans **Le Secret**, précédent opus du cinéaste français, le mensonge et la fabulation mènent à la manipulation. Jeux d'apparence, allers-retours dans le vague et la supposition... Normal qu'un personnage comme Thomas, taciturne de nature, perde confiance envers les autres. Sa démarche, son comportement et ce regard suffisamment intense que lui donne Vincent Rottiers, le comédien qui le personnifie, découlent de ce malaise qui s'instaure autour de lui.

Il est à noter que contrairement à la plupart de ses distributions, Claude Miller dirige des acteurs méconnus, excepté quelques fidèles, dont Yves Verhoeven, en fragile père adoptif. Et non, cette fois, Yves Jacques ne joue aucun troisième violon.

Film d'amour néanmoins, **Je suis heureux...** fait place au désir davantage qu'à la haine, qu'à la rage. La scène de cruauté n'étant qu'une minute de folie, le récit est surtout teinté d'espoir. Mais le désir tire aussi vers l'ambiguïté, et on n'en est pas quitte pour un rapport œdipien, pas de danse ou non entre Thomas et sa mère retrouvée.



Le mensonge et la fabulation mènent à la manipulation

Le récit est truffé de retours dans le passé. À la manière de ce qu'il fait dans **Le Secret**, mais sans l'opposition d'un présent en noir et blanc et d'un passé en couleur encore teinté d'innocence, Miller se sert des ruptures dans le temps pour montrer cette autre vie, comme tirée d'un songe, du moins très irréelle par rapport au présent du principal protagoniste. Dans **Je suis heureux...**, le tournage en plans fixes uniquement des scènes rétrospectives a été la solution esthétique, plus subtile, pour différencier les époques. Ça ne se discerne pas à première vue, bien que ces flashes-back aient une texture particulière, comme s'il s'agissait d'images d'un vieil album que l'on consulte à l'occasion. Faire rejaillir cet hier lointain, faire de Thomas et de Tommy un seul être, ne pouvait finalement que mal tourner. Le monde idéalisé n'est jamais aussi doré dans la réalité.

■ France, 2009, 90 minutes — **Réal.**: Claude et Nathan Miller — **Scén.**: Alain Le Henry — **Images**: Aurélien Devaux — **Mont.**: Morgane Spacagna — **Cost.**: Elsa Gies — **Son**: Jean-Jacques Ferran — **Dir. art.**: Jean-Pierre Kohut-Svelko — **Mus.**: Vincent Segal — **Int.**: Vincent Rottiers (Thomas Juvet, 20 ans), Sophie Cattani (Julie Martino), Christine Citti (Annie Juvet), Yves Verhoeven (Yves Juvet), Gabin Lefebvre (Tommy) — **Prod.**: Jean-Louis Livi — **Dist.**: Séville.